

JEAN, *continuant d'inspecter Bérenger*. - Vos vêtements sont tout chiffonnés, c'est lamentable, votre chemise est d'une saleté repoussante, vos souliers... (*Bérenger essaie de cacher ses pieds sous la table.*) Vos souliers ne sont pas cirés... Quel désordre !... Vos épaules...

BÉRENGER. - Qu'est-ce qu'elles ont, mes épaules ?...

JEAN. - Tournez-vous. Allez, tournez-vous. Vous vous êtes appuyé contre un mur ... (*Bérenger étend mollement sa main vers Jean.*) Non, je n'ai pas de brosse sur moi. Cela gonflerait les poches. (*Toujours mollement, Bérenger donne des tapes sur ses épaules pour en faire sortir la poussière blanche ; Jean écarte la tête.*) Oh ! là là... Où donc avez-vous pris cela ?

BÉRENGER. - Je ne m'en souviens pas.

JEAN. - C'est lamentable, lamentable ! J'ai honte d'être votre ami.

BÉRENGER. - Vous êtes bien sévère...

JEAN. - On le serait à moins !

BÉRENGER. - Écoutez, Jean. Je n'ai guère de distractions, on s'ennuie dans cette ville, je ne suis pas fait pour le travail que j'ai ... tous les jours, au bureau, pendant huit heures, trois semaines seulement de vacances en été ! Le samedi soir, je suis plutôt fatigué, alors, vous me comprenez, pour me détendre...

JEAN. - Mon cher, tout le monde travaille et moi aussi, moi aussi comme tout le monde, je fais tous les jours mes huit heures de bureau, moi aussi, je n'ai que vingt et un jours de congé par an, et pourtant, pourtant vous me voyez. De la volonté, que diable !...

BÉRENGER. - Oh ! de la volonté, tout le monde n'a pas la vôtre. Moi je ne m'y fais pas. Non, je ne m'y fais pas, à la vie.

JEAN. - Tout le monde doit s'y faire. Seriez-vous une nature supérieure ?

BÉRENGER. - Je ne prétends pas ...

JEAN, *interrompant* : Je vous vaudrais bien ; et même, sans fausse modestie, je vaudrais mieux que vous. L'homme supérieur est celui qui remplit son devoir.

BÉRENGER. - Quel devoir ?

JEAN. - Son devoir. ... son devoir d'employé par exemple ...

BÉRENGER. - Ah oui, son devoir d'employé ...

JEAN. - Où donc ont eu lieu vos libations cette nuit ? Si vous vous en souvenez !

BÉRENGER. - Nous avons fêté l'anniversaire d'Auguste, notre ami Auguste ...

JEAN. - Notre ami Auguste ? On ne m'a pas invité, moi, pour l'anniversaire de notre ami Auguste ...

À ce moment, on entend le bruit très éloigné, mais se rapprochant très vite, d'un souffle de fauve et de sa course précipitée, ainsi qu'un long barrissement.

BÉRENGER. - Je n'ai pas pu refuser. Cela n'aurait pas été gentil...

JEAN. - Y suis-je allé, moi ?

BÉRENGER. - C'est peut-être, justement, parce que vous n'avez pas été invité !...

LA SERVEUSE, *sortant du café*. - Bonjour, Messieurs, que désirez-vous boire ?

Les bruits sont devenus très forts.

JEAN, *à Bérenger et criant presque pour se faire entendre, au-dessus des bruits qu'il ne perçoit pas consciemment*. - Non, il est vrai, je n'étais pas invité. On ne m'a pas fait cet honneur... Toutefois, je puis vous assurer que même si j'avais été invité, je ne serais pas venu, car... (*Les bruits sont devenus énormes.*) Que se passe-t-il ? (*Les bruits du galop d'un animal puissant et lourd sont tout proches, très accélérés ; on entend son halètement.*) Mais qu'est-ce que c'est ?

LA SERVEUSE. - Mais qu'est-ce que c'est ?

Bérenger, toujours indolent, sans avoir l'air d'entendre quoi que ce soit, répond tranquillement à Jean au sujet de l'invitation ; il remue les lèvres ; on n'entend pas ce qu'il dit ; Jean se lève d'un bond, fait tomber sa chaise en se levant, regarde du côté de la coulisse gauche, en montrant du doigt, tandis que Bérenger, toujours un peu vaseux, reste assis.

JEAN. - Oh ! Un rhinocéros ! (*Les bruits produits par l'animal s'éloigneront à la même vitesse, si bien que l'on peut déjà distinguer les paroles qui suivent ; toute cette scène doit être jouée très vite, répétant :*) Oh ! un rhinocéros !

LA SERVEUSE. - Oh ! un rhinocéros !

L'ÉPICIERÈRE, *qui montre sa tête par la porte de l'épicerie*. - Oh ! un rhinocéros ! (*À son mari, resté dans la boutique :*) Viens vite voir, un rhinocéros !

Tous suivent du regard, à gauche, la course du fauve.

JEAN. - Il fonce droit devant lui, frôle les étalages !

L'ÉPICIER, *dans sa boutique*. - Où ça ?

LA SERVEUSE, *mettant les mains sur les hanches*. - Oh !

L'ÉPICIERÈRE, *à son mari qui est toujours dans sa boutique*. - Viens voir !

Juste à ce moment l'Épicier montre sa tête.

L'ÉPICIER, *montrant sa tête*. - Oh ! un rhinocéros !

LE LOGICIEEN, *venant vite en scène par la gauche*. - Un rhinocéros, à toute allure sur le trottoir d'en face !

Toutes ces répliques, à partir de : « Oh ! un rhinocéros ! » dit par Jean, sont presque simultanées. On entend un « ah ! » poussé par une femme. Elle apparaît. Elle court jusqu'au milieu du plateau ; c'est la Ménagère avec son panier au bras ; une fois arrivée au milieu du plateau, elle laisse tomber son panier ; ses provisions se répandent sur la scène, une bouteille se brise, mais elle ne lâche pas le chat tenu sous l'autre bras.

LA MÉNAGÈRE. - Ah ! Oh !

Eugène Ionesco, *Rhinocéros*, acte II, tableau II, 1960

BÉRENGER. Réfléchissez, voyons, vous vous rendez bien compte que nous avons une philosophie que ces animaux n'ont pas, un système de valeurs irremplaçable. Des siècles de civilisation humaine l'ont bâti !...

JEAN, *toujours dans la salle de bains*. Démolissons tout cela, on s'en portera mieux.

BÉRENGER. Je ne vous prends pas au sérieux. Vous plaisantez, vous faites de la poésie.

JEAN. Brrr... (*Il barrit presque.*)

BÉRENGER. Je ne savais pas que vous étiez poète.

JEAN. (*Il sort de la salle de bains.*) Brrr... (*Il barrit de nouveau.*)

BÉRENGER. Je vous connais trop bien pour croire que c'est là votre pensée profonde. Car, vous le savez aussi bien que moi, l'homme...

JEAN, *l'interrompant*. L'homme... Ne prononcez plus ce mot !

BÉRENGER. Je veux dire l'être humain, l'humanisme...

JEAN. L'humanisme est périmé ! Vous êtes un vieux sentimental ridicule. (*Il entre dans la salle de bains.*)

BÉRENGER. Enfin, tout de même, l'esprit...

JEAN, *dans la salle de bains*. Des clichés ! vous me racontez des bêtises.

BÉRENGER. Des bêtises !

JEAN, *de la salle de bains, d'une voix très rauque, difficilement compréhensible*. Absolument.

BÉRENGER. Je suis étonné de vous entendre dire cela, mon cher Jean ! Perdez-vous la tête ? Enfin, aimeriez-vous être rhinocéros ?

JEAN. Pourquoi pas ? Je n'ai pas vos préjugés.

BÉRENGER. Parlez plus distinctement. Je ne vous comprends pas. Vous articulez mal.

JEAN, *toujours de la salle de bains*. Ouvrez vos oreilles !

BÉRENGER. Comment ?

JEAN. Ouvrez vos oreilles. J'ai dit : pourquoi ne pas être rhinocéros ? J'aime les changements.

BÉRENGER. De telles affirmations venant de votre part... (*Bérenger s'interrompt, car Jean fait une apparition effrayante. En effet, Jean est devenu tout à fait vert. La bosse de son front est presque devenue une corne de rhinocéros.*) Oh ! vous semblez vraiment perdre la tête ! (*Jean se précipite vers son lit, jette les couvertures par terre, prononce des paroles furieuses et incompréhensibles, fait entendre des sons inouïs.*) Mais ne soyez pas si furieux, calmez-vous ! Je ne vous reconnais plus.

JEAN, *à peine distinctement*. Chaud... trop chaud. Démolir tout cela, vêtements, ça gratte, vêtements, ça gratte. (*Il fait tomber le pantalon de son pyjama.*)

BÉRENGER. Que faites-vous ? Je ne vous reconnais plus ! Vous si pudique d'habitude !

JEAN. Les marécages ! les marécages !

BÉRENGER. Regardez-moi ! Vous ne semblez plus me voir ! Vous ne semblez plus m'entendre !

JEAN. Je vous entends très bien ! Je vous vois très bien ! (*Il fonce vers Bérenger tête baissée. Celui-ci s'écarte.*)

BÉRENGER. Attention !

JEAN, *soufflant bruyamment*. Pardon !

Puis il se précipite à toute vitesse dans la salle de bains.

BERENGER *fait mine de fuir vers la porte de gauche puis fait demi tour et va dans la salle de bains à la suite de Jean en disant* : je ne peux tout de même pas le laisser comme cela, c'est un ami. (*de la salle de bains*) Je vais appeler le médecin ! C'est indispensable, indispensable, croyez-moi.

JEAN, *de la salle de bains*. Non.

BERENGER, *dans la salle de bains*. Si. Calmez-vous, Jean ! Vous êtes ridicule. Oh ! votre corne s'allonge à vue d'œil !... Vous êtes rhinocéros.

JEAN (*dans la salle de bains*). Je te piétinerai ! Je te piétinerai !

Grand bruit dans la salle de bains, barrissements, bruits d'objets et d'une glace qui tombe et se brise ; puis on voit apparaître Bérenger tout effrayé qui ferme avec peine la porte de la salle de bains, malgré la poussée contraire que l'on devine.

BÉRENGER, *poussant la porte*. Il est rhinocéros, il est rhinocéros !

Lecture analytique 3 : le choix de Dudard

DAISY, qui s'était éloignée de la fenêtre et se trouvait près de la table, une assiette à la main qu'elle était en train de nettoyer, se précipite près des deux personnages. Ils sortent.

BÉRENGER. Tous les pompiers, tout un régiment de rhinocéros, tambours' en tête.

DAISY. Ils se déversent sur les boulevards!

BÉRENGER. Ce n'est plus tenable, ce n'est plus tenable!

DAISY. D'autres rhinocéros sortent des cours!

BÉRENGER Il en sort des maisons ...

DUDARD Par les fenêtres aussi!

DAISY. Ils vont rejoindre les autres.

On voit sortir de la porte du palier, à gauche, un homme qui descend les escaliers à toute allure; puis un autre homme, ayant une grande corne au-dessus du nez; puis une femme ayant toute la tête d'un rhinocéros.

DUDARD. Nous n'avons déjà plus le nombre pour nous.

BÉRENGER. Combien y a-t-il d'unicorns, combien de bicornus parmi eux?

DUDARD. Les statisticiens doivent certainement être en train de statistiquer là-dessus. Quelle occasion de savantes controverses!

BÉRENGER. Le pourcentage des uns et des autres doit être calculé tout à fait approximativement. Ça va trop vite. Ils n'ont plus le temps. Ils n'ont plus le temps de calculer!

DAISY. La chose la plus sensée est de laisser les statisticiens à leurs travaux. Allons, mon cher Bérenger, venez déjeuner. Cela vous calmera. Ça va vous remonter. (*A Dudard.*) Et vous aussi.

Il s'écartent de la fenêtre, Bérenger, dont Daisy a pris le bras, se laisse entraîner facilement. Dudard s'arrête à mi-chemin.

DUDARD. Je n'ai pas très faim, ou plutôt, je n'aime pas tellement les conserves. J'ai envie de manger sur l'herbe.

BÉRENGER. Ne faites pas ça. Savez-vous ce que vous risquez?

DUDARD. Je ne veux pas vous gêner, vraiment.

BÉRENGER. Puisqu'on vous dit que ...

DUDARD, interrompant Bérenger. C'est sans façon.

DAISY, à Dudard. Si vous voulez nous quitter absolument, écoutez, on ne peut vous obliger de ...

DUDARD. Ce n'est pas pour vous vexer.

BÉRENGER, à Daisy. Ne le laissez pas partir, ne le laissez pas partir.

DAISY. Je voudrais bien qu'il reste ... cependant, chacun est libre.

BÉRENGER, à Dudard. L'homme est supérieur au rhinocéros!

DUDARD. Je ne dis pas le contraire. Je ne vous approuve pas non plus. Je ne sais pas, c'est l'expérience qui le prouve.

BÉRENGER, à Dudard. Vous aussi, vous êtes un faible, Dudard. C'est un engouement passager, que vous regretterez.

DAISY. Si, vraiment, c'est un engouement passager, le danger n'est pas grave.

DUDARD. J'ai des scrupules! Mon devoir m'impose de suivre mes chefs et mes camarades, pour le meilleur et pour le pire.

BÉRENGER. Vous n'êtes pas marié avec eux.

DUDARD. J'ai renoncé au mariage, je préfère la grande famille universelle à la petite.

DAISY, mollement. Nous vous regretterons beaucoup, Dudard, mais nous n'y pouvons rien.

DUDARD. Mon devoir est de ne pas les abandonner, j'écoute mon devoir.

BÉRENGER. Au contraire, votre devoir est de... vous ne connaissez pas votre devoir véritable ... votre devoir est de vous opposer à eux, lucidement, fermement.

DUDARD. Je conserverai ma lucidité. (*Il se met à tourner en rond sur le Plateau.*) Toute ma lucidité. S'il y a à critiquer, il vaut mieux critiquer du dedans que du dehors. Je ne les abandonnerai pas, je ne les abandonnerai pas.

DAISY. Il a bon cœur!

BÉRENGER. Il a trop bon cœur. (*A Dudard, puis se précipitant vers la porte.*) Vous avez trop bon cœur, vous êtes humain. (*A Daisy.*) Retenez-le. Il se trompe. Il est humain.

DAISY. Que puis-je y faire?

Dudard ouvre la porte et s'enfuit; on le voit descendre les escaliers à toute vitesse, suivi par Bérenger qui crie après Dudard, du haut du palier.

BÉRENGER. Revenez, Dudard. On vous aime bien, n'y allez pas! Trop tard! (*Il rentre.*) Trop tard!

DAISY. On n'y pouvait rien.

Elle ferme la porte derrière Bérenger, qui se précipite vers la fenêtre d'en face.

BÉRENGER. Il les a rejoints, où est-il maintenant?

DAISY, venant de la fenêtre. Avec eux.

BÉRENGER. Lequel est-ce?

DAISY. On ne peut plus savoir. On ne peut déjà plus le reconnaître!

BÉRENGER. Ils sont tous pareils, tous pareils!

Lecture analytique 4 : le monologue final

BERENGER

Je ne suis pas beau, je ne suis pas beau. (*Il décroche les tableaux, les jette par terre avec fureur, il va vers la glace.*) Ce sont eux qui sont beaux. J'ai eu tort ! Oh ! Comme je voudrais être comme eux. Je n'ai pas de corne, hélas ! Que c'est laid, un front plat. Il m'en faudrait une ou deux, pour rehausser mes traits tombants. Ça viendra peut-être, et je n'aurai plus honte, je pourrai aller tous les retrouver. Mais ça ne pousse pas ! (*Il regarde les paumes de ses mains.*) Mes mains sont moites. Deviendront-elles rugueuses ? (*Il enlève son veston, défait sa chemise, contemple sa poitrine dans la glace.*) J'ai la peau flasque. Ah, ce corps trop blanc, et poilu ! Comme je voudrais avoir une peau dure et cette magnifique couleur d'un vert sombre, d'une nudité décente, sans poils, comme la leur ! (*Il écoute les barrissements.*) Leurs chants ont du charme, un peu âpre, mais un charme certain ! Si je pouvais faire comme eux. (*Il essaye de les imiter.*) Ahh, ahh, brr ! Non, ça n'est pas ça ! Essayons encore, plus fort ! Ahh, ahh, brr ! Non, non, ce n'est pas ça, que c'est faible, comme cela manque de vigueur ! Je n'arrive pas à barrir. Je hurle seulement. Ahh, ahh, brr ! Les hurlements ne sont pas des barrissements ! Comme j'ai mauvaise conscience, j'aurais dû les suivre à temps. Trop tard maintenant ! Hélas, je suis un monstre, je suis un monstre. Hélas, jamais je ne deviendrai un rhinocéros, jamais, jamais ! Je ne peux plus changer, je voudrais bien, je voudrais tellement, mais je ne peux pas. Je ne peux plus me voir. J'ai trop honte ! (*Il tourne le dos à la glace.*) Comme je suis laid ! Malheur à celui qui veut conserver son originalité ! (*Il a un brusque sursaut.*) Eh bien, tant pis ! Je me défendrai contre tout le monde ! Ma carabine, ma carabine ! (*Il se retourne face au mur du fond où sont fixées les têtes des rhinocéros, tout en criant :*) Contre tout le monde, je me défendrai ! Je suis le dernier homme, je le resterai jusqu'au bout ! Je ne capitule pas !

RIDEAU.